

LES PARADOXES DE L'ANTIAMÉRICANISME

PASCAL BRUCKNER

En Europe et à tout le moins en France, l'antiaméricanisme constitue une structure fondamentale de la pensée et de la vie politique. Dans ses formes les plus extrêmes, il incarne un principe d'interprétation globale. Décryptage d'une pathologie nationale.

Interrogé par Philip Roth sur sa vie d'écrivain, Saul Bellow a raconté un épisode particulier de sa carrière, son installation à Paris en 1948 : « Oh, les Américains avaient libéré Paris, maintenant c'était au tour de Paris de faire quelque chose pour moi. La ville était plongée dans une profonde dépression. [...] La tristesse partout était lourde et laide. La Seine sentait comme une mixture pharmaceutique. Le pain et le charbon étaient encore rationnés. Les Français nous haïssaient. J'avais une explication juive pour cela : la mauvaise conscience. Non seulement avaient-ils été écrasés par les Allemands en trois semaines mais ils avaient collaboré. Vichy les avait rendus cyniques. Ils prétendaient qu'il y avait eu un vaste mouvement souterrain tout au long de la guerre mais la vérité semblait être qu'ils avaient passé leurs années de guerre à chercher de la nourriture dans la campagne. Et ces fils de putes étaient

aussi patriotes. La France avait été humiliée et c'était la faute de leurs libérateurs, les Britanniques et les GI¹. »

UNE PRODUCTION DE STÉRÉOTYPES L'explication par l'Amérique nous offre le vertige du panorama et permet d'embrasser la totalité du réel.

Si l'Amérique n'existait pas, il faudrait l'inventer : sur quel bouc émissaire aussi commode pourrions-nous nous laver de nos péchés, nous défausser de nos ordures ? Où trouverions-nous un tel centre de blanchiment des crimes de la planète puisque tout ce qui va mal sur cette terre, du réchauffement climatique au terrorisme, peut lui être imputé ? C'est une chance finalement pour une dictature, un groupe criminel d'être pourchassés, montrés du doigt par les États-Unis. Cela leur vaut immédiatement la sympathie, la bienveillance de tous ceux pour qui « le seul racisme autorisé dans le monde moderne est d'être antiaméricain » (Chris Patten). N'en doutons pas un instant : si le débarquement de juin 1944 avait lieu aujourd'hui, l'oncle Adolf jouirait de la sympathie d'innombrables patriotes et radicaux de la gauche

extrême au motif que l'oncle Sam tenterait de l'écraser.

Écartons d'emblée un contresens : l'antiaméricanisme n'est pas une critique de l'Amérique, de ses fautes ou de ses crimes. Comme toute démocratie et spécialement comme superpuissance qui use et abuse de son pouvoir, les États-Unis sont éminemment critiquables et les Américains eux-mêmes ne s'en privent pas. De la même façon ne confondons pas l'antiaméricanisme avec l'hostilité à George W. Bush, cet ambassadeur impopulaire de la liberté, dont le style, mélange de bigoterie militante et de messianisme exalté, lui vaut une antipathie quasi universelle. Tant que son Administration restera au pouvoir et portera le poids d'un semi-échec en Irak, de la torture institutionnalisée, les États-Unis souffriront de par le monde d'un supplément de rage et d'aversion par rapport à l'animosité qu'ils suscitent naturellement.

Non, l'antiaméricanisme est un discours autonome. Il se nourrit de soi-même et s'émancipe de la réalité : l'événement ne l'ébranle pas mais le confirme ou le renforce même lorsqu'il semble le contredire. Produit par la caste intellectuelle depuis deux siècles, l'antiaméricanisme forme un de ces grands récits de la modernité doté d'une capacité fédératrice et allégorique : en parlant des États-Unis, il en dit long sur l'Hexagone et le Vieux Monde en général. Il existe bien sûr mille raisons de détester l'Amérique revêtue de tous les signes auxquels se reconnaît la culpabilité de l'Occident : aussi riche qu'inégalitaire, dominante, arrogante, polluante, fondée sur un double crime, le génocide des Indiens et l'esclavage des Noirs, ne prospérant que par la menace et les canons, indifférente aux institutions internationales qu'elle soutient du bout des lèvres quand elle ne les récuse pas, tout entière vouée au culte du billet vert, la seule religion de ce pays matérialiste. Rajoutons que pour les Européens de l'Ouest, il est difficile encore aujourd'hui de pardonner aux États-Unis de les avoir libérés du

* PASCAL BRUCKNER est romancier et essayiste. Il est notamment l'auteur de *L'Euphorie perpétuelle*, essai sur le devoir de bonheur (Grasset, 2000).

joug nazi et fasciste, de leur avoir épargné l'épreuve du communisme. Certaines générosités sont des formes d'affront surtout quand elles soulignent nos faiblesses et prouvent à quel point la petite cousine yankee a dépassé, en vigueur, en créativité, ses aïeules du continent. On ne critique pas le Grand Satan américain comme on critique l'Italie, l'Espagne, la France ou la Russie. Les États-Unis concentrent sur eux, en Europe et ailleurs, une répugnance particulière qui constitue presque un hommage : une telle détestation vaut élection. Elle prouve que cette nation est prise au sérieux alors que la sympathie bienveillante dont jouit l'Europe signifie simplement que notre continent ne compte plus. Car l'Amérique, aux yeux de ses ennemis, est condamnable non pour ce qu'elle fait mais parce qu'elle est. Son seul crime est d'exister. Quoi qu'elle fasse, qu'elle intervienne sur le théâtre extérieur ou qu'elle reste cloîtrée dans ses frontières, elle a tort. Plus nos intellectuels sont laïcs, désenchantés, plus ils ont besoin du diable américain auquel ils croient de toutes leurs forces. Raymond Aron disait déjà de Sartre que les États-Unis jouaient dans son imaginaire le même rôle que les Juifs dans la démonologie national-socialiste. Il y a d'ailleurs une parenté entre l'antiaméricanisme et l'antisémitisme puisque l'un et l'autre sont des pathologies de la proximité. Les Américains sont maudits en raison de la déviation minuscule qu'ils représentent par rapport à l'Europe, frères ennemis, presque semblables et pourtant différents. La haine vise le parent, le cousin dont on désavoue l'insupportable contiguïté. L'Amérique c'est la mauvaise Europe, coloniale et arrogante, sa fille dénaturée qui concentre tous les traits négatifs de ses patries d'origine. Double de l'Europe peut-être mais au sens où les parents les plus sains peuvent enfanter des monstres. Pour qu'un verdict irrévocable soit rendu à l'encontre de Washington, il faut que cette progéniture déshonorante occupe plusieurs rôles contradictoires, qu'elle soit la

parente et la hors caste, que son voisinage ne dissimule pas une distance infranchissable, en somme qu'elle représente le chancre lové au cœur de l'Occident.

LES VISAGES DE LA RÉPROBATION Dès que l'on évoque les États-Unis, les meilleurs esprits quittent le domaine de la raison. Dans les années 80, Alain de Benoist, idéologue de la Nouvelle Droite, écrivait : « Je préférerais encore être sous le joug de l'Armée rouge que d'avoir à manger des hamburgers. » Début 1999, le philosophe français Jean Baudrillard démontrait à son tour dans *Libération* comment l'Otan et Washington avaient monté un complot pour aider Milosevic à liquider les Albanais du Kosovo. En 1991, dans un article du *Monde*, un critique de cinéma comparait la production de Hollywood à la Propaganda-Staffel de Goebbels. Durant le bref conflit du Kosovo, le dramaturge anglais Harold Pinter, nobélisé depuis, a déclaré : « Voici la définition de la politique étrangère américaine : "Baise mon cul ou j'écrase ta gueule." » Milosevic a refusé de baiser le cul de l'Amérique, alors Clinton écrase la gueule du peuple serbe². »

À la même époque le philosophe trotskiste Daniel Bensaid rejette d'un même trait Milosevic et l'Otan, « deux formes parfaitement contemporaines et jumelles de la barbarie moderne ». Pour sa part, le directeur du musée Picasso de Paris, Jean Clerc, compare Belgrade à Guernica et les aviateurs américains aux pilotes nazis, indifférents aux populations qu'ils écrasent. Le 11-Septembre aura donné lieu aussi à un florilège intéressant : à commencer par les théories du complot lancées en France par Thierry Meyssan et en Allemagne par un ancien ministre SPD, von Bülow. Ils « révélaient » que le Pentagone lui-même avait lancé des avions contre les tours pour prendre le pouvoir. Les écrivains allemands Günter Grass et Botho Strauss pointèrent dans l'effondrement des tours « les doigts imprécateurs de la finance tranchés » et dans l'expédition en Afghanistan « la

guerre des méchants contre les méchants ». La palme revient en la matière à Jean Baudrillard qui se dit, tel Néron face à Rome en flammes, fasciné par l'esthétique « jubilatoire » de l'attentat et renvoie dos à dos les protagonistes. Le système américain a tellement monopolisé la puissance qu'il force les terroristes à lui répondre par un acte définitif et brutal : « Terreur contre terreur, il n'y a plus d'idéologie derrière tout cela. » En 2003, lors de la préparation de la deuxième guerre du Golfe, un ancien ministre socialiste met sur un pied d'égalité George Bush et Ben Laden (il reviendra sur cette affirmation ensuite) et *Le Nouvel Observateur* dépeint le chef de la Maison-Blanche sous les traits du « dictateur » de Chaplin jouant avec le globe, c'est-à-dire qu'il l'assimile à Hitler ! En 2003 toujours, le démographe Emmanuel Todd annonce dans son livre *Après l'empire* l'écroulement inéluctable du système américain et l'ascension irrésistible de l'Europe. Inutile désormais d'être antiaméricain, puisque l'Amérique, entraînée dans ses délires militaristes, est finie. Nous n'aurons pas la cruauté de confronter ces propos avec la réalité d'une Europe en lambeaux et d'une France en crise aggravée. Mais encore une fois, la complexité du monde est le principal ennemi de ces « théoriciens » qui ressortent leur stock de poncifs pour « interpréter » l'actualité, c'est-à-dire l'annexer à leurs préjugés : on n'est plus ici dans l'analyse politique mais dans le registre religieux de l'anathème.

LE DESPOTISME AFFABLE En somme, non seulement l'Amérique est la réincarnation du III^e Reich, « Hitler made in USA » comme disaient les communistes français dans les années 50, mais en plus nous sommes « coca-colonisés » pour reprendre une vieille expression. La force de l'Amérique serait donc d'occuper nos cerveaux par la « persuasion clandestine » pour utiliser le titre célèbre de Vance Packard. Nous avons tous « l'Amérique dans la tête » et ceux qui croient parler et décider librement sont de simples ventriloques de

l'oncle Sam, des marionnettes dont d'autres tirent les ficelles.

« Avec CNN, écrit Régis Debray, la planète entre en Amérique et la politique étrangère de la métropole achève de s'intégrer à sa politique intérieure ; et à l'intérieur de McWorld l'Amérique, fournissant à tous le son et l'image par grand et petit écran, meuble à ses conditions l'inconscient collectif des jeunes de banlieue jusqu'aux gouvernements. [...] L'Amérique n'a même plus besoin d'être dominatrice, elle est devenue pour nous irréfutable, c'est-à-dire intérieure³. » Parce qu'elle formate le style et le rythme des images modernes, « elle pénètre en nous par les yeux » explique Ignacio Ramonet du *Monde diplomatique*. Peu importe que les films ou les séries soient français, allemands, italiens, chinois, brésiliens, dans le fond ils sont tous gagnés par l'esthétique yankee. « L'américanisation des esprits est tellement avancée que la dénoncer apparaît à certains de plus en plus inacceptable. Il faudrait pour y renoncer être prêt à s'amputer d'un grand nombre de pratiques culturelles (vestimentaires, sportives, ludiques, distractives, langagières, alimentaires) auxquelles nous nous livrons depuis l'enfance et qui nous habitent en permanence. Beaucoup de citoyens européens sont désormais des transculturels, des mixtes irréconciliables possédant un esprit américain dans une peau d'Européen⁴. » On se souvient que pour décrire le phénomène colonial, le psychiatre antillais Frantz Fanon avait utilisé dans les années 60 la métaphore des « peaux noires, masques blancs ». La mentalité du colon a pénétré la tête du colonisé et faussé sa vision du monde, l'amenant à pactiser avec son maître.

Autrement dit, consentants ou non, nous sommes des collabos du géant américain, installé dans notre intimité, régnant en souverain. Il est vrai que l'antiaméricanisme ne serait pas si virulent s'il ne cachait une dose importante de fascination. L'Amérique : le plus grand pouvoir d'attraction et le plus grand pouvoir de répulsion. Elle hor-

ripile et envoûte parce qu'elle incarne la modernité dans ses pires et ses meilleurs aspects avec ce petit plus d'excès et de démesure qui la rend unique. Cette terre d'exception autant que d'élection a ouvert des horizons nouveaux aux autres peuples. Dans la fureur qu'elle inspire entrent de la stupeur, de l'admiration, de la jalousie.

Les mêmes qui brûlent la bannière étoilée se précipitent dans les fast-foods, ne voient que des films « made in USA » et vomissent le géant américain dans les symboles mêmes de l'Amérique.

Ainsi les États-Unis, cette république roturière, nouveau riche, dépourvue de style et de manières, ce paragon de vulgarité et de clinquant, suscitent-ils, même chez leurs détracteurs, une adulation singulière. Une telle exécution, qui traverse les siècles, les générations, les clivages politiques, est un privilège. Aucune puissance n'est aujourd'hui aussi diffamée, piétinée et donc vénérée. Les mêmes qui brûlent la bannière étoilée se précipitent dans les fast-foods, ne voient que des films « made in USA » et vomissent le géant américain dans les symboles mêmes de l'Amérique.

LA FRANCE OBNUBLÉE PAR L'ONCLE SAM Voyez le cas de la France : elle s'est toujours vécue en rivalité avec les États-Unis. Ce sont les deux seules nations porteuses d'un messianisme universel. Bien que Paris et Washington ne se soient jamais fait la guerre, une coexistence belliqueuse caracté-

rise les rapports entre nos pays, surtout depuis que la civilisation anglosaxonne, de par ses succès, éclipse la civilisation française. Il n'est pas exagéré d'écrire que la France d'aujourd'hui, se détournant de ses voisins, ne regarde que vers l'Amérique, unique objet de son ressentiment. La France déteste l'Amérique parce qu'elle lui ressemble trop, en miniature : même fatuité, même certitude d'incarner l'excellence, même mélange de moralisme et de cynisme. Mais il lui manque les moyens de la puissance. Pour cela l'antiaméricanisme est en France une machine à consensus, le seul moyen de réconcilier toutes les familles politiques et intellectuelles. Régis Debray, commentant avec amertume la décision de la Pologne de préférer les F16 américains aux Mirage français, qualifia en 2003 cette nation d'« Amérique de l'Est ». Suprême infamie : si les nouveaux entrants en Europe ne font pas allégeance au modèle gaulois, les voilà rejetés dans le camp yankee, accusés d'allégeance, de servilité. Durant la campagne pour le référendum sur la constitution européenne en 2005, les partisans du oui comme ceux du non accusaient leurs adversaires de faire le jeu de George W. Bush, promu en ennemi majuscule, en Grand Satan. Comme l'a souvent exprimé Dominique de Villepin, le principal titre de gloire de notre pays est de résister à l'Amérique, de souligner ses lacunes, de lui mettre des bâtons dans les roues, de la dénoncer toujours et partout. C'est là une entorse à la tradition gaulliste puisque le général avait pour principe de soutenir l'Amérique en temps de crise quitte à s'opposer à elle en temps de paix. Beaucoup à Paris préfèrent désormais détruire la communauté des nations démocratiques plutôt que de s'associer, aux côtés de l'Amérique, à la destruction des dictatures. C'est ainsi que *Le Monde* du 25 décembre 2003, faisant état de difficultés consécutives au refroidissement des relations entre Paris et Washington après la chute et l'arrestation de Saddam Hussein,

titrait en première page : « Les USA et la France en état de guerre larvée ! » Diabole : quel mot énorme pour traduire un différend entre alliés et qui semble relever non d'un lapsus mais d'un vœu pieux, d'une envie d'en découdre. Ce gros titre rappelle une phrase d'Alain de Benoist, déjà cité, expliquant en 1984 que la prochaine guerre mondiale au XXI^e siècle opposerait l'Europe et l'Amérique.

Comment ne pas voir toutefois que cette animosité est un lien plus fort qu'une amitié de surface ? L'Amérique est en France une passion très ancienne parallèle à notre implantation de jadis en Louisiane et au Canada : l'attraction des grands espaces, la conquête de l'Ouest, l'épopée indienne, la bande dessinée, le thriller, le film noir, le jazz, le blues, la soul, le funk, le rap continuent de faire rêver de ce côté-ci de l'Atlantique. Les Français font un triomphe à la *dream factory* de Hollywood, lisent et traduisent presque tous les romanciers américains, même les plus mauvais, se ruent sur les séries télévisées du Nouveau Monde, se rendent en masse chaque année à New York ou Miami. Ne parlons même pas de ce nouveau pidgin ou charabia qui s'est répandu comme traînée de poudre dans le monde des affaires et des publicitaires, c'est-à-dire l'insertion de mots ou de phrases en anglais dans la conversation. Il rappelle l'anglomanie des classes dirigeantes au XIX^e siècle. On pourrait dire que l'usage du franglais est en général inversement proportionnel à la connaissance de l'idiome de Shakespeare et constitue une injure au génie des deux langues. Notre plus célèbre chanteur national, Johnny Hallyday, est un clone d'Elvis Presley, un rocker mimétique entièrement habité par les mythologies musicales américaines. Bref, tout cela ne va pas sans snobisme et jobardise. Les Français ont d'ailleurs une tendance irrépressible à copier les défauts de l'Amérique – correction politique, judiciarisation à outrance – et à éluder leurs qualités. Plus ils adoptent certaines méthodes anglo-saxonnes au travail ou dans le

droit, plus ils en récuse l'origine. Le décalque se fait sur le mode de la dénégation. La vénération de l'Amérique se fera volontiers par le biais de ces Américains « dissidents » qui se réclament de la contre-culture et se veulent critiques de leur patrie. L'amour se trouve alors dédouané et s'engouffre dans cette voie, se croyant lucide et froid. Adorer l'Amérique à travers l'aversion que lui vouent certains de ses artistes constitue sans doute la forme d'attachement la plus solide.

Qu'est-ce qui nous séduit dans la culture américaine, populaire ou élitiste ? C'est d'abord, en littérature ou au cinéma, qu'elle parle du monde et non du moi, qu'elle élargisse nos horizons au-delà des maigres joies de l'introspection, du narcissisme ou de l'autofiction. C'est aussi qu'elle sache concilier les audaces formelles avec les charmes d'un récit, c'est enfin sa foi dans la perfectibilité de l'homme, son culte du héros ordinaire, homme ou femme, pris dans une situation inextricable et contraint de s'en sortir par les seules armes du courage et de la volonté. En somme, l'Amérique reste portée par un optimisme de l'amélioration quand l'Europe combine un idéalisme des relations internationales (paix, tolérance, dialogue) avec un pessimisme du changement.

LES VERTIGES DE LA POSTHISTOIRE Nous touchons là, me semble-t-il, au cœur du problème. En février 2005, Condoleezza Rice vient à Paris consacrer le réchauffement entre nos deux pays. S'exprimant à l'Institut d'études politiques, elle parle de la mission des démocraties qui est de répandre la liberté et d'abattre les tyrannies : « Nous savons, dit-elle, que nous devons faire face au monde tel qu'il est, mais nous ne devons pas accepter ce monde tel qu'il est. » La presse française s'étonne de ce langage, se cabre, parle d'exaltation, d'extrémisme. Étrange amnésie : car la secrétaire d'État américaine, par ces mots très simples, rappelait aux Français qui l'avaient oublié le message de la révolution de 1789. En ce sens l'Amérique

incarne bien le trésor démocratique que nous avons refoulé. Nous lui en voulons d'avoir grandi sur notre rapetissement, mais surtout de défendre, parfois de façon brouillonne et brutale, des valeurs que nous avons enterrées. Tel un fils qui reprend le flambeau abandonné par ses pères, elle nous rappelle à notre mission. Nous la détestons pour ses bons côtés puisqu'elle reste, en dépit de tout, la patrie de la liberté conquérante quand la Vieille Europe, à l'exception notable du Royaume-Uni, a décidé de limiter la liberté à ses frontières et de composer avec tous les régimes, quels qu'ils soient. Les États-Unis croient encore aux vertus de l'action commune quand l'Europe, échaudée par une histoire effroyable, se cantonne à la prudence, à la défense du *statu quo*. On peut le déplorer mais partout où les peuples souffrent et gémissent dans les chaînes, Bosnie et Kosovo hier, Géorgie, Ukraine, Kurdistan aujourd'hui, c'est vers les États-Unis qu'ils se tournent et non vers Paris, Bruxelles ou Berlin. Même les Palestiniens croient plus en Washington pour construire leur État que dans les vertus de l'Union européenne. Pour le Vieux Monde qui se pense comme postnational, postmoderne, posthistorique, le crime majeur des États-Unis (et à un moindre degré d'Israël), c'est d'être des fauteurs d'histoire au double sens du terme, encore englués dans cette dramaturgie sanglante dont nous sommes sortis à grand-peine. « Ils en sont encore là ! » nous exclamons-nous en voyant les GI embourbés en Irak. À cause d'eux, le vieux cortège archaïque de massacres, de vengeances, d'exterminations risque de reprendre : leur folie guerrière nous met en danger. De vieilles nations, toutes couturées de cicatrices et encore meurtries par leurs égarements d'hier, admonestent cette jeune superpuissance et la supplient de garder la tête froide, de renoncer à la guerre au profit de la concertation. Nous sommes la raison du monde, ils en sont la folie. C'est exactement ce qu'expliquait Dominique de Villepin

le 23 mars 2005 : « L'Europe et la France ont acquis un temps d'avance par rapport à d'autres pays. Nous sommes revenus de nombreuses guerres, d'épreuves et de barbaries dont nous avons tiré les leçons. »

Ce raisonnement vertueux oublie un petit détail : que l'Europe, pour l'instant démunie d'outils politiques et militaires crédibles, dépend encore du grand frère yankee pour sa sécurité. C'est lui, si critiquable soit-il, qui continue à jouer le rôle ingrat de gendarme du monde, même si c'est un gendarme surmené et malhabile. Immaturité flagrante : nous préférons maudire que grandir. L'Europe n'a toujours pas atteint la stature d'un acteur historique et n'a pas de solution alternative à offrir à la politique de la Maison-Blanche. Sauf à se cantonner à la diplomatie du roquet qui mord et aboie pour exister. On rêverait entre le Vieux et le Nouveau Monde d'un partage des responsabilités, on rêverait surtout d'une conversation entre deux cultures qui ont beaucoup à s'enseigner l'une l'autre en termes d'audace et de sagesse, de modération et de passion. L'Europe a désappris l'ivresse de la conquête, elle a surtout acquis le sens de la fragilité des affaires humaines. Mais elle est minée aujourd'hui par un scepticisme grandissant qui lui interdit d'être un contrepoids intelligent à l'hégémonie de sa cousine d'outre-Atlantique. L'antiaméricanisme n'est que le symptôme de cette faiblesse. La relation d'amour-haine a de beaux jours devant elle. ■

1. Philip Roth, « "I got a scheme !", The Words of Saul Bellow », *The New Yorker*, 25 avril 2005.

2. Harold Pinter, « Clinton est dangereux », *Libération*, 9 avril 1999.

3. Régis Debray, « L'Europe somnambule », *Le Monde*, 1^{er} avril 1999.

4. Ignacio Ramonet, *Propagandes silencieuses*, Galilée, 2000, pp. 14-15.